

d'étonnant que les pucerons ne puissent tout manger ; mais ceci devrait servir de leçon pour ceux qui regardent à mettre deux livres Comme de raison, comme je l'ai dit auparavant, cela dépend beaucoup de l'état de la terre ; mais, en règle générale, il y a toujours très-peu de danger à mettre trop de graines pour une récolte de racines, et plus elle est semée forte, plus vite elle est bonne à rechausser, les plantes se soutenant les unes les autres.

Une belle pièce de jeune herbe (trèfle rouge, trèfle blanc et mil) destinée à servir, quelque bon jour, à faire de la nourriture verte, attira mon attention par la quantité de marguerites blanches qu'elle contenait. Comme la terre était dans le meilleur ordre possible, je ne pouvais me rendre compte de la présence de cette plante qui est un indice infallible de la pauvreté de la terre. Mr Irving m'informa que cela dépendait de l'impureté de la graine. Il ajouta : " Je suis souvent obligé de couper l'herbe semée la même année avant qu'elle soit prête, pour empêcher les mauvaises herbes que j'achète avec la graine, de mûrir ; cependant il n'y a pas grande perte, ajouta-t-il à mon grand plaisir, car le trèfle n'est presque jamais trop jeune pour être fauché pour du foin." Ceci concorde exactement avec ce que j'ai dit de notre méthode anglaise, dans le numéro de juin du Journal, (dans mon article sur le foin), et je fus heureux de voir mon opinion confirmée par un homme aussi parfaitement au fait de sa besogne que l'est mon compagnon.

J'ai à peine besoin de dire que Mr Irving amène d'énormes quantités de fumier de Montréal, il n'emploie que fort peu d'engrais artificiels sur sa terre. Mais il y a une chose sur laquelle je voudrais attirer l'attention de mes lecteurs. Le sarclage à la main et avec la houe à cheval est fait avec beaucoup de soin et, en dépit de tout, les champs de racines ne sont pas nets ; ils le seront dans une quinzaine de jours, mais elles coûteront deux fois ce qu'elles devraient coûter pour être ce qu'elles doivent être. Pourquoi ? La raison en est simple. Le fumier de Montréal contient, autant qu'il est possible d'en contenir, des graines de toutes sortes de mauvaises herbes. Les autres cultivateurs ne coupent pas leur foin vert, mais le laissent mûrir avec les mauvaises herbes avant de le faucher. Les propriétaires d'étables achètent le foin, les chevaux, etc., rejettent les mauvaises herbes, et le tas de fumier en est rempli, en conséquence. C'est un fâcheux contre-temps, mais il faut l'endurer tant que les lumières ne seront pas plus disséminées parmi la population de la Province. Ceci produit aussi un mauvais effet à la vue, et plusieurs passants, non au fait des choses, doivent sans doute être portés à croire à de la négligence dans la culture, mais un regard jeté sur les patates hâtives et sur les fèves (celles-ci étant sur le point de fleurir) leur ferait corriger leur erreur, car elle sont parfaitement nettes ainsi que le blé d'inde.

Je ne suis pas surpris que Mr Irving s'attriste de cela ; mais ce n'est qu'une bagatelle amplement compensée par la grande augmentation des récoltes ; sur cette ferme, les moutons doivent être enfermés tous les soirs, à cause des chiens qui font continuellement la muraude dans la campagne, et étranglent tout ce qui leur tombe sous la dent, même des génisses. Je ne puis concevoir comment il se fait que, dans un district depuis aussi longtemps occupé que le district de Montréal, il soit nécessaire de se plaindre d'un inconvénient aussi grave. Je comprendrais une pareille nuisance dans les régions sauvages de l'ouest, là où il n'y a aucune autorité ; mais ici, aussi amplement pourvus que nous le sommes de magistrats, de conseillers et de constables, c'est une honte et une disgrâce que de laisser se continuer un semblable désordre. Est-ce que les lois sont des lettres mortes ? Est-ce la faiblesse, la paresse ou la poltronnerie qui empêche de les mettre en force ? Il devrait y avoir au moins 20,000 moutons sur l'Isle de Montréal. Je doute qu'il y en ait 4,000 ! Chacun sait que sur une ferme,

une vingtaine ou plus de moutons peuvent trouver leur nourriture, pour ainsi dire, pour rien, laissant derrière eux, en outre de leur fumier, de trois à cinq piastres, (agneau et laine). Et il faut que tout cela soit perdu parce que James Snoko ou William Stites aime à avoir à ses talons un misérable animal famélique, qu'il est trop négligent ou trop avare pour nourrir convenablement. A vingt ou trente verges de ma propre porte, il y a quatre ou cinq de ces malheureux animaux dont pas un, à en juger par l'absence de la contre-marque de la corporation, n'a jamais payé un sou de taxe. Ils rendent la nuit horrible par leur hurlements, aboyant à la lune comme des loups irlandais, et ils ont exterminé tous les chats domestiques des environs.

Il est grand temps que cela finisse ; et cela est rendu à un tel point que, si les autorités locales ne veulent pas intervenir, le Gouvernement devrait venir de l'avant, et faire sentir la force de son bras puissant aux propriétaires de ces animaux destructeurs.

La rotation sur cette ferme est la vieille rotation écossaise de cinq soles, savoir : Racines, grain (blé, orge, avoine) semé avec de la graine d'herbes, pour l'y laisser trois ans, deux ans fauchée, et pâturée la troisième, renversant ainsi l'ordre suivi en Écosse qui est de faucher un an et de pâturer deux, parce que le trèfle et le *rye-grass* du vieux pays ne donnerait pas une récolte de foin la seconde année. Les racines sont les mangolds, le *orange globe* étant préféré, les carottes et les navets de Suède : on était à sarcler les premiers et les seconds à la houe à cheval et à la main, et ils étaient bien avancés. De fait, les mangolds auraient dû être réduits à une seule par talle huit ou dix jours auparavant.

Je trouvais une pièce de blé d'automne montant en épis. Il paraissait sous son plus mauvais jour comme le blé fait toujours à cette époque de sa croissance, mais il aura une apparence bien différente dans un mois d'ici.

La moyenne de la récolte de grain par acre semble être, le blé 28 minots, l'avoine 50, et l'orge de 35 à 40 minots.

La chaudière à mettre crémier le lait de Cooley est en usage, et elle doit donner de bons résultats, car le lait et la crème sont envoyés à l'hôtel Windsor, et on ne fait pas de plainte. Plût au Ciel que j'en eusse de semblable pour mon déjeuner, car " l'odeur animale " du lait non refroidi que je prends est dégoûtante, et la crème est trois fois plus mauvaise.

Les quelques moutons que garde Mr Irving, (comme je l'ai dit plus haut, c'est une de ses misères) sont des *Border Leicesters*, mais il est évident que les vaches sont ses préférées et, vraiment, je ne m'étonne pas de son orgueil évident pour son troupeau, car il serait difficile de pouvoir trouver un lot de vaches *Ayrshires* améliorées plus beau et mieux tenu. Il y a ici des vaches qui rivalisent presque avec les *Durhams* pour la régularité et le carré de la forme, dans les quartiers postérieurs, et, cependant, qui gardent leur tête semblable à celle du cerf, leurs cornes éfilées, leur pis développé, et la configuration antérieure de la vraie vache pure. Il est curieux comme on est parvenu à se débarrasser des anciens défauts français, les quartiers tombants, le jarret saillant, le creux derrière l'épaule, et comme on est parvenu à remplacer la tête basse et les mouvements lourds de l'allure des *Ayrshires* par une marche tranquille et posée et un port assuré. Je me rappelle, hélas ! ce que l'on voyait dans le *Dumbartonshire* il y a 40 ans. Je ne saurais énumérer de mémoire tous les prix que ce célèbre agriculteur a remportés, mais le salon de Mr Irving est rempli de portraits de ses favoris avec leurs épigraphes de triomphe y attachés.

Les chevaux sont trop bien connus pour requérir une description, je dirai seulement qu'un plus beau lot de *Clydes* de la vraie marque se voit rarement.